

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Là (extraits)

Pierre Ouellet

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2004). Là (extraits). *Liberté*, 46(4), 85–90.

Là (extraits)

Pierre Ouellet

On est dans la petite humanité de l'enfance et c'est déjà trop grand. Immense. On se demande si l'on sera jamais assez grand pour la remplir. Et qu'elle nous fasse. Vêtement tout neuf, seyant. Non pas ce linge usé qu'à chaque année on hérite d'un plus grand, avec ses manches qui pendent et ses trop longues jambes, qu'on retrousse sur ses mollets. On est trop petit pour sa vraie vie, trop maigre pour l'espace, trop grêle pour le temps. On fait avec : on portera le monde comme une chemise qui flotte sur ses épaules, un pantalon qui baille sur ses hanches, pend aux talons. Épouvantail de soi. On traîne partout ce mannequin-là : un homme de paille sur un fétu, une botte de foin sur une aiguille à jamais perdue. De l'être humain sur un enfant, trop frêle pour affronter la vie. La vie ? On la contournera, on s'en détournera. Elle ne nous fait pas, ne nous ira jamais : on est nu dedans, non protégé, comme si l'âme n'avait pas de corps pour s'abriter. On est dehors, toujours dehors. De sa personne, de tout son être. Comme si le cœur, la tête, c'était des chemises encore, des pantalons et des vestons trop grands, qui vous laissent libres, flottants, comme un arbuste dans un grand champ. On va avec le vent, seulement. Qui s'ajuste à soi. Un gant à l'âme, un mot aux lèvres. De l'air dans l'air. La tête respire et le cœur souffle, mais trop, trop fort pour nos poumons d'enfants. On n'a pas de chambre, pas de lit où rêver que l'on dort : on est dehors infiniment et c'est comme si on ne pouvait pas être davantage dedans, coulé dans les vêtements du temps, légers, à demi transparents, draps blancs qui claquent dans un ciel changeant.

On s'ajuste à son âge : cinq ans, huit ans, bientôt onze. On est à soi son seul vêtement, souple et frais, taillé dans l'air, doublé de vent. Une nudité, plus grande chaque année, qui croît avec le corps.

Quand tous les membres aspirent à plus d'espace. S'allongent autour du vide. Pour embrasser le temps : la liberté de prendre... et de laisser. Ce champ sans clé, libre et vague comme une enfance à vie, qui n'aurait pas de passé, et toujours pas d'avenir : un seul présent, cadeau du ciel et de la terre, qui serait vivre sans y penser. Comme on chante sans réfléchir parce que c'est un don : une voix trop juste pour la fausseté de ce monde, une voix qui donne contre le mur du temps, d'où vient l'écho qu'on appelle vivre. [...]

ooo

[...]

Je me souviens : Jean Lhomme, petit, n'aimait pas l'enfance, la petitesse. Le fait de grandir. N'être pas grand, déjà. Vieux de tout cet âge qui semblait croître en lui plus vite que font les membres. Il nous dépassait d'une tête, je devrais dire d'un cœur, d'une âme ou deux, tant il était plus grand que sa taille, plus vieux que son âge, dans le sens où grand et vieux veulent dire autre chose qu'une simple mesure de l'être ou de la vie, une démesure plutôt, une sorte d'infirmité de naissance, qui l'aura frappé depuis toujours comme une malédiction — une bénédiction aussi, on ne savait trop — d'où il aura tiré cette force en lui de vivre encore et encore dans le sentiment toujours plus fort d'une vie finie, d'un temps achevé. Il disait que les enfants poussent parce que la mort, qui est sur leur tête du matin au soir, leur tire par les cheveux, les nerfs, la peau, le sac à merde dira-t-il plus tard, toutes les ficelles qui les tiennent debout dans le temps et les élèvent d'un pouce ou deux à tous les ans, leur lève le nez de cette misère qu'ils flairent sous leurs deux pieds et dont ils cherchent à s'éloigner, se haussant sur la pointe de leurs orteils et sur le terte d'excrément qui sans cesse croît, comme se dressent la tête et le torse que la souffrance étire et que la perspective de la mort tourne vers le ciel que les adultes contemplent, le torse droit et la tête haute,

sans se soucier de la boue où l'on aime se traîner, la tête entre les jambes et le corps roulé en boule comme un peu de terre mêlée à l'air sur de la terre mêlée à l'eau dans quoi l'on se fond comme la misère dans la misère, sans autre relief qu'une misère plus grande dans une petite misère aussi ordinaire qu'une vie d'enfance.

Il disait : on meurt avant terme, et on ne le sait pas. L'incubateur de l'être qu'est vivre donne l'illusion qu'on est maintenu au monde. Alors qu'on est de l'autre côté, déjà, comme lorsqu'on passe la ligne du bois, la lisière sombre au bout du champ, et qu'on découvre, au-delà, l'univers d'ombres où les peurs s'éveillent, tous ces fantômes en soi que l'on projette dans un tronc d'arbre, une vieille souche à demi exhumée, une branche de travers au milieu d'un sentier. Le sentiment monte, dans le corps et l'âme, qu'on est de l'ombre aussi, en concentré. Les membres qui tremblent : de l'ombre dans le vent fort, violent. La chair de poule : de l'ombre dans le grand froid, cassant. Le cœur qui bat : de l'ombre en boule dans de l'ombre en cloque, l'ombre engrossant l'ombre d'une ombre plus jeune, plus fraîche, dont elle accouche dans un cri sombre comme la nuit tombante quand on est seul dans une forêt où chaque arbre se confond avec son ombre, ses propres membres embrassant l'ombre qu'ils projettent devant ses pas devenus hésitants comme si c'était son propre cadavre anticipé.

[...]

ooo

Une anecdote suffit : on avait huit neuf ans et l'on irait, contre l'avis de tous nos parents, dans la savane et encore plus loin, dans les marais, de l'autre côté de la carrière, de l'autre côté de la scierie. On traverserait l'avenue Royale, la bordure du monde ou presque, au-delà de quoi commence l'immense, l'inhabité. Le monde pour l'homme serait fini : le monde pour l'arbre, le monde pour bêtes et autres sauvageries débiterait là, dont nous ferions partie, arbres

et bêtes de chair et d'os, de cœur, d'esprit, arbres et bêtes d'une même furie, d'une même folie. On n'y était pas tout de suite. Toute chose prenait du temps, celle-là aussi. Il faudra l'heure, l'effort de l'heure, qui ralentit, retarde tout, même les choses de sauvagerie. Même la furie, qui va si vite : le bond d'une bête, la chute d'un arbre juste sur nos têtes et ç'en est fini.

On franchissait les larges cours où s'entassait le bois près du moulin : le bruit des scies, là-bas, couvrait nos pas. L'odeur des planches fraîchement coupées mêlée à celle des gros rondins non équarris, d'où la résine suintait comme si d'énormes limaces sortaient de l'écorce, gluantes de pluie, montait au nez et à la tête comme si elle venait de soi, du corps qu'on porte entre ses bras et sur ses jambes tel un bout de bois, du bois debout, son billot de chair, mal ébranché, mal écorcé, sablé, poncé, verni à l'air, au vent, à tout ce qui avive dans les odeurs trop fortes la couleur rouge du sang. On franchissait des empilements de bois vert et de bois sec, grimpant dessus, parfois, pour voir plus loin, sautant à pieds joints pour éprouver son corps, de quel bois dur il était fait. On s'attardait sur du bois mort, au bout de la cour, qui pourrissait : des champignons étranges comme des organes secrets sortis des troncs tordus nous intriguaient, leur forme rare de cœur qui enfle, de foie qui pend, nous inquiétait au-delà de tout ce qu'on en disait, sachant que la plus faible des inquiétudes dont on parlerait grossirait la peur qui nous gagnait d'un poids de plus sur notre cœur, du poids que pèsent les mots quand ils soulèvent de toutes leurs forces les angoisses sourdes surgies de nulle part au fond du ventre et sur les lèvres, champignons noirs sortant de soi comme du tronc de l'arbre son cœur qui pousse à travers l'écorce tel un morceau de sève trop lourd, un nœud de sève serré, qui l'étrangle et que la pulpe expulse. Oui, on craignait le pire, déjà. Mais on était heureux d'un malheur qui ne nous touchait pas encore, ne viendrait que plus tard, et bien plus tard, sans doute, quand la nuit noire s'abat sur tout, et sur les arbres, arbre de nuit plus grand que tous, dont les branches sont des nuages et les feuilles

des lueurs d'astres, jusqu'à ce qu'on coupe la lumière dedans, et puis toute vie, au moment précis où le soleil se couche et qu'on est encore debout.

Elle était loin, la nuit. Midi sonnait à peine : douze petites cloches dans notre dos, et sur nos têtes l'immense cloche de chaleur qui nous couvrait. On aurait dit que la lumière était là pour rester, longtemps. La terre l'absorbait : elle la recracherait un peu plus tard, un peu plus loin. Le soleil traînait, ni levé déjà ni encore couché, assis, on aurait dit, dans le même grand lit jamais refait, entre des draps blancs, très clairs, où l'on se roulerait soi-même comme des bêtes dans l'herbe chaude. Un reste de petit matin traînerait là jusque très tard l'après-midi : on pouvait prendre son temps, comme la lumière prenait le sien. S'attardait entre les troncs pour les faire briller. Allumait dedans des feux secrets et dans nos têtes le rêve qu'ils s'élèvent en beaux incendies qui se voient de loin, depuis la maison d'où il semblait qu'on s'éloignait à la vitesse d'une étincelle qui suit dans l'herbe la traînée de poudre reliant les arbres les uns aux autres jusqu'au cœur de la forêt.

On avançait. On serait de l'autre côté de la cour à bois, bientôt. Après quelques pas dans les éclisses et le bran de scie. Un bond ou deux par-dessus quelques derniers tas de planches qui nous barraient la route. Le sentier commençait là, menaçant presque dans l'ombre haute qu'érables et trembles faisaient peser dessus. Et sur nos têtes, quand on s'y enfonçait comme dans une grotte à ciel ouvert en ne pensant plus qu'à ce qu'on découvrirait : des stalagmites de troncs moussus, des stalactites de branches mortes et puis au bout, éblouissante et nue, l'immense clairière dont Jean disait, ayant lu ça dans des livres d'histoire ou de préhistoire, qu'elle incarnait à elle toute seule l'énorme éblouissement que l'homme des cavernes connût au moment précis où il sortît pour la première fois du trou de pierre où il peignît durant des siècles et des siècles d'imposantes fresques qui représentent la mort donnée aux bêtes et reçue d'elles dans le combat commun que

nous menons pour la survie... Bref, on verrait bien, disait Jean L'homme : il y a de grands trous d'air dans les forêts qui sont plus creux et plus anciens que les abîmes et les gouffres où l'on imagine que l'homme d'avant l'homme vivait, tout comme les dieux d'avant les dieux dans les hautes sphères du ciel, dont le soleil qui nous éclaire n'est que le pâle reflet, une lueur à peine à côté de ce buisson ardent où se réchauffent les anges quand ils chassent avec leur âme le froid qu'on leur envoie de notre lointaine terre... On l'écoutait, oui, et ne savait trop ce qu'il disait : on marcherait, à l'entendre parler, vers cet éclat que le ciel renvoie du grand glacier d'où l'homme viendrait, y retournant pour s'y ressourcer, renaître un peu plus fort de son lointain passé. Et que ce sentier qu'on empruntait était la trace laissée dans la mémoire de l'homme par son passage quotidien vers toujours plus de vie, qu'il prend ou vole à cette source du monde qu'on voit reluire de tous ses feux dans les clairières profondes, entre les bras touffus des forêts qui se referment dessus comme les portes d'un enfer qu'on entend grincer dans les arbres morts remués par le vent, et qu'on entend claquer dans les mêmes troncs secs que la foudre abat... On ne le suivait plus. On se contentait de regarder où l'on mettait le pied : lui seul saurait, désormais, où mènent les sentiers dont on ne voit jamais le bout.

[...]